Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 60 (1924)

Heft: 24

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXme ANNÉE
No 24

4 OCTOBRE
1924

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : E. DUVILLARD : *William Rosier.* — W. ROSIER : *L'enseignement des sciences économiques et sociales.* — LES FAITS ET LES IDÉES : *Examens de recrues. Enseignement ménager... pour garçons. Le dernier. Maxima debetur puero reverentia ! Rectification.* — ED. LARAVOIRE : *L'exposition de la Société suisse de travail manuel et école active.* — PARTIE PRATIQUE. A PRENDRE OU A LAISSER : *Au tableau noir. La lecture libre. Le bruit en classe.* — PARTIE NARRATIVE. L. HAUTESOURCE : *Où Françoise découvre que la vie est aussi une école.* — PIERRE D'ANTAN : *Petite scène de la vie scolaire. — Appel aux maîtresses d'écoles enfantines. — Pensée.*

WILLIAM ROSIER

L'école romande a perdu, le 16 septembre, l'un de ses plus sincères amis. William Rosier appartenait tout entier à l'école. Il lui consacra une belle vie unie et laborieuse ; il lui voua un cœur ardent, une volonté ferme, une intelligence lucide ; plus encore, il lui donna un exemple magnifique de persévérance et d'affection.

Cet homme, qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer, a été, depuis ses débuts dans l'enseignement, l'un des meilleurs ouvriers de la Société pédagogique romande. La confiance qu'il avait inspirée lui a permis de jouer, dans notre groupement, un rôle de premier plan. Avec lui disparaît un de ceux qui ont le plus contribué à la constitution de ce faisceau des instituteurs de langue française qui joue aujourd'hui, dans notre vie civique, un rôle important.

Sa vie.

William Rosier est né à Lancy, près Genève, le 26 septembre 1856. Ses études au Collège industriel étaient à peine terminées que Paul Chaix le désigna comme suppléant pour l'enseignement de la géographie qu'il donnait alors. Il fallait que ce jeune homme de 19 ans (car ce premier appel lui fut adressé en 1875) eût déjà des qualités d'homme pour qu'un tel maître n'hésitât pas à lui accorder une telle preuve de confiance. Toute la vie de William Rosier atteste que ce choix s'adressait à l'un des meilleurs et des plus dignes. A 21 ans, il publie sa première étude géographique : 200 pages sur l'océan Atlantique.

Les années passent. Rosier travaille, soucieux de bien faire et de mériter une confiance tôt accordée. En 1887, la loi réorganise l'école genevoise, crée au Collège une section pédagogique. William

Rosier est nommé doyen. Il le restera jusqu'en 1906, date à laquelle il est élu conseiller d'Etat.

En 1902, il est appelé aux fonctions de professeur ordinaire de géographie politique, historique et économique à la Faculté des lettres et des sciences sociales. Son enseignement prend alors une forme nouvelle. Il y incorpore ses qualités d'ordre, de clarté, de méthode et son souci d'exactitude. Sans effort, parce que c'est le trait dominant de son caractère, il donne un bel exemple de probité scientifique.

En 1906, il répond à l'appel qui lui est adressé et prend la direction du Département de l'Instruction publique. C'est un homme nouveau qui se révèle ; administrateur et législateur. Il avait été préparé à cette tâche ingrate par les six années qu'il passa au Grand Conseil.

Ce qu'a été William Rosier conseiller d'Etat, il faut le demander au recueil des lois. Il réorganise l'enseignement professionnel en créant l'Ecole des Arts et Métiers (1909). Par la loi du 30 septembre 1911, il apporte à l'enseignement primaire des réformes profondes, institue les Cours professionnels, industriels et commerciaux, crée la Policlinique dentaire scolaire gratuite, l'Ecole d'administration.

En 1912, il élabore son projet de Faculté des sciences économiques et sociales. Il touchait à l'Université. Toutes les puissances de réaction qui avaient accepté, sans enthousiasme, les précédents projets de réforme, se dressèrent et entamèrent une lutte sans merci contre l'audacieux qui osait en un tel lieu, parler de démocratie. Malgré tout, l'essentiel du projet fut adopté. William Rosier inaugure en 1916 la nouvelle Faculté des sciences économiques et sociales et son annexe l'Institut des Hautes études commerciales. On ne lui pardonna point son audace. Une campagne de presse fut entreprise. La médisance, la méchanceté, la polémique exaspérée ne réussirent pas à ébranler sa sérénité. Si, en 1918, il partagea avec le parti radical, auquel il se rattachait, les amertumes d'une défaite imméritée, il conserva l'estime du peuple qui reconnaissait en lui un défenseur déterminé. Un homme ordinaire aurait perdu courage devant tant d'ingratitude. Quatre mois plus tard, William Rosier reprenait, avec simplicité, son enseignement à l'Université, au Collège et à l'Ecole secondaire des jeunes filles.

Il y a deux ans, ses collègues l'obligèrent à accepter la charge de doyen de la Faculté qu'il avait creée. Le 15 juillet dernier, il déposait son mandat après avoir organisé une série de conférences sur la Société des Nations et le Bureau international du travail.

Ce lui fut une grande joie. Il avait foi en la Société des Nations. Il voyait dans l'organisation internationale naissante l'aube tant attendue de la Justice et de la Paix.

Le jour qui précéda sa mort, il travailla avec l'un de ses anciens collaborateurs, M. Buholzer, à la préparation de la session des examens fédéraux de maturité.

Dans la nuit qui suivit, il succombait à une double pneumonie. Son labeur terrestre était achevé. Son œuvre demeure. Il nous appartient de la défendre et de la compléter.

Son activité corporative.

William Rosier ne pouvait rester indifférent à la vie corporative du corps enseignant.

En 1897, il présente à la Société pédagogique genevoise, qu'il a présidée, un travail sur l'organisation de l'école ménagère et professionnelle des jeunes filles ; puis, en 1902, un autre sur le « Subventionnement de l'école primaire ». Il s'intéressa à l'Union des Instituteurs primaires genevois et, à l'occasion d'un premier relèvement des traitements, prit généreusement l'initiative d'une revision de la loi sur l'instruction publique.

C'est à la Romande que William Rosier consacra le meilleur de son activité corporative.

Président central à deux reprises, de 1893 à 1896, puis de 1905 à 1907, il appartenait, en outre, depuis 1899, au Comité de rédaction de l'*Educateur*. Sa première présidence fut féconde. Ce fut une belle équipe : Alexandre Gavard, William Rosier. Le premier à la direction de l'*Educateur*, l'autre au Comité central, organisèrent le Congrès de 1896. Cette année-là, les trois associations réunissant le corps enseignant de la Suisse tout entière tinrent un Congrès qui s'ouvrit le 14 juillet et fut une magnifique manifestation d'entente confédérale. Quinze cents professeurs et instituteurs se rencontrèrent à Genève. C'est à cette occasion que François Guex, directeur des Ecoles normales de Lausanne, présenta, sur l'enseignement éducatif un rapport qui fait date dans l'histoire de notre pédagogie. En 1897, une commission composée de Rosier, Guex, Clerc, Scheller, Baatard, Scherff, Duvoisin et Henchoz élabore les statuts qui nous régissent encore. La seconde présidence de William Rosier fut absorbée par le projet de réorganisation des examens de recrues, par l'institution de cours de vacances destinés au corps enseignant et par la participation de notre société à l'Exposition de Milan où elle obtint une médaille d'argent.

William Rosier suivait avec une attention toujours en éveil

les progrès de notre journal. Dans les réunions du Comité de rédaction, ses avis pleins du sens des réalités et du souci de la perfection étaient écoutés et suivis. Il nous a évité bien des erreurs. Sa sagesse va nous manquer. Nous nous demanderons souvent quelle aurait été son opinion dans les difficultés qui se présenteront à nous.

Après ses douze années de Conseil d'Etat, William Rosier reprit, dans nos rangs, la place militante qu'il y avait occupée. Il fut, au récent Congrès de Genève, le représentant de l'Université. Son dernier article, encore inédit, était consacré à la défense de nos intérêts. Il vint me voir trois jours avant de tomber malade et me demanda ce que je pensais d'un article qu'il avait écrit sur le projet de statut des fonctionnaires de l'enseignement. Sa verve et son ardeur étaient intactes. Je ne pensais pas, en l'écoutant, que tant de générosité, de lucidité et de bon sens allaient, une semaine plus tard, nous être enlevés. Modestie touchante et noble, lui qui avait été notre chef, à qui il suffisait de parler pour être écouté et suivi, il me demanda de soumettre son projet à Laravoire, pour être sûr de ne rien dire qui fût préjudiciable aux intérêts supérieurs du corps enseignant. L'homme est tout entier dans ce dernier trait.

Le pédagogue.

Les cantons romands firent appel à son expérience et à son talent pour rédiger les manuels didactiques de géographie dont nous nous servons aujourd'hui dans toutes les écoles de la Suisse romande.

Ce n'était pas une tâche facile. Tout était à créer. William Rosier, qui ne laissait rien au hasard, qui avait le souci de la perfection, sollicita plusieurs congés et se voua entièrement à la rédaction des ouvrages dont il avait accepté l'élaboration.

Ce que sont ces ouvrages ? Il est inutile de le préciser. Nous y puisons chaque jour la matière de notre enseignement. Ecrits simplement, largement illustrés, riches de cartes coloriées, ils n'ont pas été dépassés. Ils ne le seront pas de longtemps encore. C'est que William Rosier était un maître en matière de didactique géographique. Il avait l'art de rendre claires les questions difficiles de la géographie physique et économique.

Certains chapitres sur la terre et ses mouvements, certaines lectures, développements des éléments de géographie, sont des chefs-d'œuvre de netteté.

L'enseignement rénové de la géographie le conduisit à l'examen de l'enseignement de l'histoire. Il publia alors l'*Histoire illustrée*

de la Suisse. Sur les principes qui l'avaient guidé pour la géographie, il fit un livre plein de sève, documenté, illustré avec soin.

Une importance particulière y est donnée au développement de la civilisation. Les mœurs, les coutumes, l'économie publique sont traitées avec le souci évident d'orienter l'histoire vers l'étude de la civilisation, plutôt que vers le récit des conflits armés. Certains chapitres sont remarquables.

L'enseignement secondaire lui doit des manuels de géographie dont les dernières éditions ont été publiées avec la collaboration des géographes suisses les plus estimés.

Il s'intéressait à l'*Annuaire de l'Instruction publique* dont il avait repris, à la mort de M. Knapp, la rubrique « Géographie ». L'une de ses dernières études : *L'Europe nouvelle et le principe des nationalités,* montre qu'il suivait avec attention le mouvement géographique mondial et qu'il savait en tirer un enseignement. Ces pages sont d'un géographe doublé d'un politique.

L'homme et l'ami.

Ce que fut l'homme ? Il faut l'avoir connu pour en témoigner. Le trait distinctif de sa personnalité, c'était la modestie et la bonté. J'ai eu le bonheur de l'avoir pour maître, et sa confiance m'avait appelé à travailler, pendant un an, sous son immédiate direction. Certains ont pu lui reprocher de ne jamais sentir la fatigue, d'exiger de ses collaborateurs un labeur assidu. C'est le privilège des grands laborieux que d'éveiller, chez les plus nonchalants, une énergie dont ils ne soupçonnent pas l'existence. William Rosier avait toutes les qualités de l'entraîneur. Son ardeur ne s'éteignait pas ; il avait le don de la persévérance. Une fois déclenchée, son activité se poursuivait sur un rythme égal, point trop rapide, d'un mouvement sûr.

Il comprenait les besoins du peuple travailleur, sa sollicitude allait particulièrement à l'école primaire. Cet amour désintéressé pour les humbles l'a poussé à la création de l'Ecole des Arts et Métiers. Il redoutait, comme un fléau social, l'abandon des métiers manuels, il s'ingéniait à fournir au plus grand nombre la possibilité d'apprendre un état. Sa bonté était agissante, sobre de paroles. Son commerce était cordial, net et franc. Son amitié, sincère et fidèle, résistait à tous les assauts. Il conserva à la mémoire de François Guex un véritable culte. Ce n'est pas sans quelque chose de voilé dans le regard et le timbre de la voix qu'il parlait de celui qu'il avait aimé.

Ceux qui l'avaient attaqué, souvent injustement, parce qu'ils

ne le connaissaient point, trouvaient place dans son cœur. Il n'en parlait ni en sceptique dédaigneux, ni en orgueilleux blessé. Il cherchait à comprendre les causes de l'antipathie qu'il avait provoquée. Son langage, toujours mesuré, était le miroir de ses pensées calmes et bienveillantes.

William Rosier a aimé la vie et les hommes.

Il rejoint, dans le petit Panthéon de l'école populaire romande ceux qui, comme lui, ont travaillé pour le bien commun.

Nous associons sa mémoire à celle de Daguet, de François Guex, de Favon, de Gavard et de Gobat.

C'est le plus bel hommage que nous puissions lui rendre.

E. DUVILLARD.

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

C'est un fait spécial à notre époque que le développement considérable qu'ont pris les sciences économiques et sociales — qui englobent d'ailleurs les sciences politiques — et le rôle qu'elles jouent dans l'enseignement, dans la presse, dans la littérature de tous les pays. Il est particulièrement réjouissant de constater que nos Universités romandes, en leur accordant une large place dans les programmes, ont su devenir des foyers d'attraction pour cet ordre d'études.

Naguère ces sciences étaient considérées comme des divisions, des chapitres spéciaux de la philosophie, de l'histoire ou de l'économie politique. En se développant, elles se sont de plus en plus spécialisées : à côté de l'économie politique, qui en constitue toujours l'un des éléments essentiels, se sont créées l'économie publique, l'économie sociale ; à côté de la philosophie, la sociologie ; parallèlement à l'histoire générale, l'histoire économique. La géographie politique et économique, la démographie fournissent un contingent sans cesse renouvelé de faits, qui permettent de vérifier les systèmes. Les méthodes statistiques se développent, se précisent et en même temps se concrétisent par un large emploi des procédés graphiques. La technique commerciale, l'économie commerciale, enfin, étudient dans la pratique le fonctionnement des entreprises.

Cet ensemble de branches, en considérant chacune des faces du problème économique et social, en s'aidant et en se complétant les unes les autres, fournissent un tableau complet de l'état présent du monde et des divers courants qui s'y manifestent. Tous les faits se tiennent, influant les uns sur les autres ; il y a une interdépen-

dance étroite entre les phénomènes sociaux. A première vue, on ne sait dans quel ordre les traiter, par où commencer. C'est la tâche de la science d'établir cet ordre, de rechercher le principe d'explication. La géographie, par exemple, le trouve dans le milieu physique (situation sur le globe, climat, relief du sol, circulation des eaux), dans l'influence qu'il exerce sur l'homme et dans les modifications que celui-ci lui fait subir pour en améliorer les conditions et en exploiter les ressources. Vue de haut, la science géographique est l'étude de cette adaptation réciproque, c'est-à-dire des rapports des sociétés humaines avec le milieu constituant leur habitat.

D'autre part, des changements constants se produisent dans le milieu social comme dans le milieu physique. Partout les faits sont en marche. Si certaines sociétés nous paraissent vivre d'une vie passive et comme figées dans une immobilité traditionnelle, c'est que nous ne connaissons que très imparfaitement leur histoire. Tout n'est que dynamisme, mouvement, transformations incessantes. Mais là où le spectateur superficiel ne voit que désordre et confusion, une analyse attentive permet de discerner une certaine régularité dans ces variations et comment elles se conditionnent les unes les autres. C'est ce que le savant italien Carli appelle les rythmes sociaux[1]. En fait, les rythmes sociaux ne sont pas autre chose que les lois de la vie des sociétés.

Il serait excessif de demander actuellement à la sociologie qu'elle établisse le code des règles à suivre pour le gouvernement des nations maison ne peut refuser aux sciences économiques et sociales une réelle portée pratique. Leur étude sera de plus en plus nécessaire pour l'exercice d'activités, de professions dont le nombre va grandissant. Je ne pense pas seulement à l'homme politique auquel elle évitera bien des erreurs et des faux pas, ou à l'homme d'affaires qui ne peut aborder la direction d'entreprises d'une certaine envergure sans la connaissance approfondie des sciences commerciales. Je vise également les postes nombreux dont la création est nécessitée par l'extension que prennent à notre époque les ministères d'économie publique, les offices sociaux et les grandes organisations internationales telles que la Société des Nations et le Bureau international du travail ; ces institutions ont besoin de secrétaires, d'économistes, de statisticiens au courant des méthodes de travail et connaissant tout ce qui s'est fait dans le domaine économique et social depuis la guerre, en particulier aux conférences de Washington, de Barcelone, de Gênes, etc.

[1] F. Carli. *L'équilibre des nations*. Edition française, par Maurice Millioud professeur de sociologie à l'Université de Lausanne. Payot, Paris. 1923.

Au moment où l'on se plaint de l'encombrement des professions libérales, il y a lieu d'attirer l'attention des jeunes gens sur ces nouvelles carrières, très intéressantes, où ils auront l'occasion de collaborer aux grandes œuvres humanitaires et de se rendre utiles à la société. Il convient donc de féliciter hautement les Universités romandes de leur fournir les moyens de s'y préparer par des études sérieuses et complètes. W. ROSIER.

LES FAITS ET LES IDÉES

Examens de recrues. — La Commission d'experts chargée d'étudier la réintroduction des examens de recrues semble n'avoir pas été trop timorée. Les modifications qu'elle propose sont intéressantes. Tel ce souci de ne plus considérer « la recrue » *in abstracto*, mais de déterminer le degré de culture de chaque jeune homme examiné, en tenant compte de son milieu et de ses occupations. Telle aussi l'idée de commencer l'examen oral par une question concernant la vie de tous les jours ou la profession de la recrue, pour passer ensuite graduellement à la géographie, à l'histoire, à l'économie publique. Telle encore la préoccupation de disposer du temps nécessaire pour se rendre compte du degré de culture du jeune homme, qui a fait fixer à 25 minutes la durée moyenne de l'examen oral.

Disons franchement que nous sommes de ceux qui auraient voulu voir les examens de recrues ne jamais renaître de leurs cendres. Nous avions salué avec joie, il y a quelques semaines, le vote des chefs des Départements de l'instruction publique de la Suisse romande qui, d'accord en cela avec les instituteurs, s'étaient prononcés contre la réintroduction de ces examens. Espérons que l'esprit nouveau ne cessera pas de souffler, et que nous ne retomberons pas dans les anciens errements. Mais si les examens de recrues risquaient une fois de plus de détourner l'école primaire de sa voie éducative, il n'y aurait qu'un remède : se désintéresser de ces examens et s'en moquer ni plus ni moins que s'ils n'avaient jamais été réintroduits.

Enseignement ménager... pour garçons. — Veuillez croire, amis lecteurs, que je ne me paye point votre tête, mais que je m'efforce de résumer un article sérieux de M. G. Uriot dans le *Journal des instituteurs et des institutrices*. Certains travaux, dit-il, semblent l'apanage de la femme : faire la cuisine, soigner les enfants, laver la vaisselle, laver et repasser le linge, recoudre les boutons, repriser bas et chaussettes, cirer, épousseter. L'homme, maître et seigneur, croirait déchoir, si, d'aventure, il maniait le torchon ou l'aiguille.

Survivance de jadis.

Aujourd'hui, d'impérieuses nécessités arrachent à leur ménage nombre de femmes. Elles vont, comme le mari, travailler à l'usine, au magasin, au bureau. Souvent, sans le gain de la femme, la famille végéterait péniblement. La vieille distinction s'efface des ouvrages réservés à l'homme et des ouvrages réservés à la femme. L'homme et la femme se partagent les travaux domestiques et c'est la justice même.

Il faut donc préparer les garçons à ces besognes et leur donner une éducation ménagère. Aussi l'auteur n'hésite-t-il pas à proposer l'introduction de l'enseignement ménager aux garçons non seulement à l'école primaire, mais à l'école primaire supérieure et à l'école normale...

Le dernier. — Ne décourageons pas le dernier, dit le *Faisceau mutualiste* de Fribourg, et ne comptons pas d'une manière absolue sur les premiers de classe. Les élèves distingués ne réalisent pas toujours les espérances qu'ils avaient fait naître et il peut arriver que les médiocres à l'école se distinguent plus tard.

Dans sa jeunesse, l'amiral Boué de Lapeyrère aimait passionnément la mer pour elle-même, mais n'éprouvait qu'un intérêt modéré pour les études théoriques. Il sortit dernier de l'Ecole navale. Arrivé au grade d'amiral, il demandait, à chacune de ses visites à l'Ecole, qu'on lui présentât le dernier. Loin de lui faire des reproches, il lui disait avec bonhomie : « Ne vous découragez pas ! Vous ferez mieux dans l'avenir. Moi aussi, j'ai été le dernier, et cela ne m'a pas empêché d'arriver aux étoiles. »

Maxima debetur puero reverentia ! — Une société qui s'occupe de la protection de l'enfance a proposé dernièrement aux élèves de nos écoles une série de travaux de vacances et, pour stimuler leur zèle, a organisé un concours. Cette initiative nous paraît digne d'éloges, mais pourquoi donc le « tract » *ad hoc*, distribué à chaque enfant, était-il émaillé de plus de dix fautes d'orthographe, sans compter les coquilles et sans parler du style ni de la ponctuation ?... Philippe Godet disait qu'un livre mal écrit n'est jamais un bon livre. Je propose qu'on applique cette maxime à tous les écrits destinés à l'enfance. On me traitera de pédant si l'on veut. Ça m'est égal ! Protéger les enfants, c'est parfait. Mais je demande qu'on les protège aussi contre la mauvaise orthographe et le mauvais style. ALB. C.

Rectification. — Au sujet de l'*Ecole internationale* de Genève dont l'*Educateur* a parlé dans son numéro du 20 septembre, M. Ad. Ferrière nous prie de dire que le véritable *directeur* est M. Paul Meyhoffer, qui pour nos lecteurs n'est point un inconnu. M. Ferrière est le « directeur psycho-pédagogique ou mieux le conseiller technique du corps enseignant. »

L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ SUISSE DE TRAVAIL MANUEL ET ÉCOLE ACTIVE

Pour clore les cours qui furent donnés cette année à Fribourg, l'exposition accoutumée eut lieu le 8 août au collège du Gambach. Après notre Congrès romand où, à propos d'école active, nous avons manifesté (et j'en suis bien aise !) notre crainte des formules trop étroites, il fallait visiter cette exposition : que de suggestions à noter, quelle initiation heureuse !

Il me plaît de constater — aussi bien, nous sommes en pays romand — combien nos sections françaises d'école active se sont montrées vivantes. Au premier degré, les multiples travaux des élèves du cours constituent un matériel

complet pour les petites classes. Que de choses ingénieuses dues au talent pédagogique de la si modeste initiatrice, Mme Delamure !

Au second degré, c'est le cours de M. J. Chappuis ; à côté de travaux bien finis et variés, tous dans la ligne de l'école active, hors des voies livresques et dogmatiques, j'ai noté d'excellents résumés de causeries pédagogiques suivies de discussion. Entre autres questions traitées par des participants, je relève : *les séances de parents, autonomie scolaire, suggestion et auto-suggestion, le principe de la concentration* et, il va sans dire, *l'Ecole active.* Ainsi, le cours est un séminaire. L'expérience individuelle confronte l'expérience d'autrui, au bénéfice de chacune d'elles ; la théorie s'alimente à la source de la pratique, les grandes lignes de l'éducation se dessinent. Voilà le but. Sachons gré à M. Chappuis d'y avoir atteint, ce n'est point chose aisée.

Je ne signale pas les sections romandes à dessein de les comparer avec les sections de nos Confédérés suisses allemands, où j'ai noté une grande richesse de travaux dont l'ingéniosité et le bon goût honorent professeurs et élèves. Enfin, je n'ai pas oublié de visiter les expositions des cours de cartonnage et de menuiserie ; la bienfacture de leurs travaux est toujours remarquée. Il fallait admirer les objets que parent les élégants papiers coloriés du professeur Weiss, un fort habile coloriste qui, paraît-il, doit initier prochainement à son art nos collègues de Lausanne. J'espère qu'à Genève nous connaîtrons aussi M. Weiss.

ED. LARAVOIRE.

PARTIE PRATIQUE

A PRENDRE OU A LAISSER

Au tableau noir. — « Ne pouvant moi-même rester longtemps en place, dit M. Charles Lavie dans le *Manuel général*, je souffre de voir mes élèves immobiles à leurs bancs. Je coupe la journée scolaire d'exercices au tableau noir. J'y envoie mes 42 élèves, tous en même temps. Ma classe est garnie, tout autour, d'une bande ardoisée de 70 cm. de hauteur. Chaque enfant y a sa place numérotée, d'une largeur de 50 cm. environ, et séparée de la suivante par un trait vertical.»

Dictée. — Sans s'arrêter, le maître dicte un texte suivi. Le premier élève en retient une longueur convenable, marquée par un léger arrêt du débit, et il l'écrit aussitôt ; le deuxième élève fait de même pour le fragment suivant, etc., si bien que quand le maître a fini de la lire, la dictée est écrite. Une fois le texte dicté, les écoliers circulent autour de la classe et, sans mot dire, corrigent les fautes. Ils retournent alors à leurs places et on consacre le temps qu'aurait pris la dictée dans le cahier, à l'explication de toutes les difficultés orthographiques. Puis ces difficultés seules, six à sept lignes, sont écrites dans le cahier.

On fait de même des exercices de conjugaison très rapides. Mais M. Lavie ne s'en tient pas là. Il utilise le tableau noir dans toutes les leçons de la journée et pour toutes les matières du programme. « Il est essentiellement, conclut-il, excitateur de l'intelligence, remplit la classe d'un joyeux bourdonnement

de ruche au travail, remplace les longues heures d'affaissement, j'allais dire de somnolence, sur les tables, par des alternatives de devoirs dans le cahier et d'exercices debout au tableau, la craie à la main, obviant ainsi à la scoliose et à la myopie. »

La lecture libre. — L'*Educateur* a déjà signalé quelques-unes des initiatives de Mlle M.-R. Wauthier. En voici une nouvelle, d'après un article de *L'Ecole et la Vie.*

Une heure par semaine est consacrée à la « lecture libre ». La classe possède une bibliothèque formée de livres aimés des enfants. Chaque élève en choisit un et va lire à sa place. Cela dure une demi-heure, pendant laquelle on n'entend rien que quelques voix qui lisent sourdement. Puis la maîtresse demande : « Est-ce que l'un de vous désire nous lire quelque chose ? »

Chacun se lève, se place près du bureau, et fait sa lecture à ses camarades. Suit une brève critique. « Et ce n'est pas là, remarque Mlle Wauthier, l'instant le moins profitable de la leçon. Voilà, conclut-elle, un procédé de lecture facile, très facile à appliquer et merveilleux au point de vue du profit à en retirer. Mais voilà surtout une heure de lecture que les enfants aiment follement. »

Le bruit en classe. — « Une classe où règne le calme absolu, déclare notre collègue français Gallucci, ne peut être qu'une classe somnolente. Le bruit est inévitable. » Il serait anormal que l'enfant ne bouge ni ne parle. L'immobilité et le silence sont pour lui de dures contraintes. S'il suivait nos ordres à la lettre, nous aurions tôt fait d'avoir nos bancs occupés par des petits vieux de dix et douze ans...

Le bruit est utile, dit M. Gallucci : Le maître parle. Paf ! une boîte par terre. Les rires fusent et éclatent, sonores. « Ne grondez pas. Ce serait inutile. Laissez passer la vague. Cela demande quelques secondes. Chut ! Tout est fini. La détente, cependant, a eu lieu, salutaire. La tolérance du maître est récompensée : il reprend son exposé, on l'écoute. Au lieu de tempêter, ne vaut-il pas mieux qu'il se souvienne de l'heureux temps où lui-même riait de si bon cœur ? » (*L'Ecole et la Vie.*)

PARTIE NARRATIVE

FRANÇOISE ENTRE DANS LA CARRIÈRE[1]

Où Françoise découvre que la vie est aussi une école.

Oncle Rabat-Joie, je crois qu'il n'est rien de plus agaçant qu'une année scolaire à son déclin. Dans une semaine, — dernier spasme de l'agonie, — examens écrits, orthographe, arithmétique, plus une branche tirée à la courte paille au tout dernier moment, pour tenir en haleine le zèle du « corps enseignant ». Les inspecteurs s'enveloppent de mystère et arborent le sourire des augures. Maîtres et maîtresses, suivant leur tempérament, affectent des attitudes fatalistes ou deviennent la proie de l'obsession. Nos gamines — elles

[1] Voir *Educateur* 1919, 1920, 1922 ; 19 avril et 17 mai 1924. La nécessité de publier sans retard le compte rendu du Congrès de Genève nous a fait garder ces pages en portefeuille plus longtemps que nous ne l'aurions voulu.

ont de 12 à 14 ans, — soucieuses de ne pas perdre une bribe de bon temps, et partant du principe qu'il vaut mieux n'avoir pas fait un travail nécessaire — ce qui se peut réparer — que d'en avoir accompli un inutile, — ce qui serait sans remède, — ont remisé avec prudence manuels d'histoire, de géographie et d'allemand. Gavées de dictées, saturées de problèmes, édifiées sur la malice des bassins qui se remplissent d'un côté pendant qu'ils se vident de l'autre, chargées de dates, de noms de villes, de fleuves et de montagnes, elles ne réagissent plus. Seules, les deux candidates au prix Osiris s'évertuent encore avec une activité fiévreuse où se révèle moins le désir de s'instruire que celui de se surpasser l'une l'autre.

— Elles ne feront plus rien de bon, constate Mme C. Moi non plus, d'ailleurs. Le programme est exploré dans tous les coins. Pas la plus petite surprise, le plus petit intérêt nouveau. L'atmosphère de la classe devient étouffante et malsaine. Ce ciel incandescent ne vous plaque-t-il pas sur le cerveau sa brûlure de métal chauffé à blanc ? Je deviens hydrophobe à entendre bourdonner les mouches sur nos vitres. Comme il doit faire bon dans les bois, sous la fraîcheur ombreuse des branches bien feuillées.

— Si nous partions demain pour toute la journée ?...

C'est Françoise, tu t'en doutes, mon bon oncle, qui n'a pu résister à cette évocation et qui, emportée par ses obscurs instincts, dévoile le tréfonds d'une âme sans scrupules. Et telle est la puissance du démon tentateur que Mme C. tombe dans le piège sans un semblant même de résistance.

— C'est vrai, les journées de juin sont dures à passer pour ces grandes filles. Une bonne bouffée d'air frais leur aérerait le cerveau...

— Et elles oublieraient pour quelques heures l'image obsédante de l'école, ce qui aurait pour effet de la leur rendre plus sympathique au retour.

La proposition a un succès d'enthousiasme. De peur que nous nous ravisions, les élèves témoignent des sentiments touchants, à faire croire que le paradis doit être une boîte chauffée à trente degrés centigrades, ornées sur ses faces latérales par le tableau du système métrique et des cartes murales enluminées et que les anges portent autour des oreilles des tresses entortillées en façon de coquillages et nouées de larges rubans en ailes de moulins.

Et voilà pourquoi, à la stupéfaction générale, ayant foulé au pied les us et coutumes séculaires, sans compter quelques bons kilomètres de routes cantonales et de chemins vicinaux, nous voilà, Mme C. et moi, les jambes plongées jusqu'au genou dans les menthes et les épilobes, le dos accoté au tronc d'un cerisier qui nous caresse de son ombre légère et nous balance à portée des mains, presque des lèvres, la tentation gaie de ses cerises gonflées d'un jus acide et frais. Nous savourons le goût de la parfaite béatitude. Dans l'éblouissement de cette lumière de plein été, sous ce ciel tendu comme une soie brillante, dans ce repli de colline où l'œil partout se repose sur la verdure et sur les fleurs, tout nous incline à la philosophie transcendante. Deux pédagogues impénitentes ne sauraient trouver lieu plus propice aux confidences professionnelles.

— Ils m'amusent, me dit Mme C., les collègues qui prétendent « mouler » leurs élèves. Des novices, qui croient encore à la solidité des formules pour ne

pas les avoir heurtées à la réalité, peuvent se faire illusion. La discipline scolaire crée une similitude d'apparences, une sorte d'uniformité qui trompe. Il y a une attitude collective, reflet de l'attitude du maître ou de la maîtresse. Mais il suffit d'une journée comme celle-ci pour que le moule — qui n'est qu'un mauvais vernis — s'écaille, se fendille de partout et que surgisse la véritable personnalité.

Je regarde les groupes épars autour de nous. Dans une clairière, les sportives s'en donnent à cœur joie de lancer le ballon à grands coups de pied. Des sentimentales assemblent en gerbes les marguerites, les sainfoins, les scabieuses et les tremblantes « amourettes ». Susy et Andrée, une loupe à la main s'extasient sur la structure d'une ancolie. Rose, d'une pincée d'herbe tortillée entre ses doigts a fait une petite poupée-fétiche, casquée d'une fleur de sauge, chaussée des sabots d'or du lotier et portant sceptre de graminée. Renée, inconfortablement empalée sur une pierre conique, dessine et barbouille... C'est forcé, on ne voit jamais Renée sans son album. Croquer, c'est sa manière à elle de jouer, d'approuver, de s'enthousiasmer, de rire, de chanter, de dire merci à la vie pour toutes les grâces qu'elles lui a dispensées en lui faisant don de deux yeux bien ouverts. Jeanne et Margot ont enlevé bas et souliers, relevé très haut ce qui leur reste de cotillon, et pataugent et s'éclaboussent et déchirent de leurs mollets drus la fine résille que tisse le soleil sur les petites vagues du ruisseau. Leurs bonnes joues rondes ont la fraîcheur des pommes de moisson, leurs yeux et leurs rires la limpidité franche de l'eau qui glisse sur les cailloux. Par toutes les fibres de leur être, elles aspirent les joies de la journée. Un fort contingent, qui vient de jouer aux guerres napoléoniennes, exténué, rouge, échevelé, fumant, s'est abattu à plat ventre dans les hautes herbes. A distance, on voit avec étonnement se balancer des pieds nus parmi les ombelles fleuries et les trèfles et l'on perçoit des interpellations ahurissantes :

— Boubna, tu veux une tranche de saucisson ?

— Tiens ! Wellington ! j'ai mis du citron dans ton verre de thé !

— Ah ! ah ! l'Impératrice Joséphine qui a laissé tomber une sardine dans le sirop de son pouding !

— Convenez, Madame, que voilà un spectacle bien fait pour réjouir des cœurs de pédagogues. On ne vous accusera pas d'imposer à votre classe un modèle unique. Vous en plaindriez-vous ?

Entendons-nous. Je veux dire ceci tout simplement. Nous ne serions pas de vrais « éducateurs » si nous ne portions pas en nous l'image d'une humanité idéale à laquelle nous voudrions conformer tous nos disciples. Nous voudrions créer en eux des besoins, des goûts, des forces qui les arrachent à leur milieu, qui les élèvent à une vie supérieure. Parce qu'ils acceptent notre autorité en une certaine mesure, que nous parvenons à leur inculquer certaines habitudes d'esprit, nous croyons à notre action. Et pourtant... tenez, n'avez-vous rien remarqué ? Vous pensiez sans doute qu'Edmée et Paulette, nos deux rivales, vivaient en bonne intelligence et tentaient leur chance en combat loyal ? Les avez-vous observées aujourd'hui ? La jalousie, la haine déchirent leurs âmes toutes fraîches, empoisonnent leurs joies d'enfants. Chacune d'elle a groupé autour de son ambition un parti de fidèles plein de malveillance pour le parti

adverse. Ecoutez-les causer entre elles... Déjà on devine des inquiétudes sentimentales. Mon oreille aux écoutes a perçu des confidences, des noms de « bons amis ». — Germaine — je viens, sans le vouloir, d'en entendre l'aveu — ne peut contenir sa joie à la pensée de devenir trottin dans un magasin de modes qui attend sa libération. Déjà — Rousseau et Pestalozzi me le pardonnent ! — elle se donne des allures de midinette et emploie l'amidon maternel à enfariner ses joues. Nous avons cru, une année durant, les intéresser aux choses de l'esprit, nous avons déversé sur elles des flots de science, nous avons pris leur indifférence pour un acquiescement, leur complaisance pour de l'appétit. En vérité, la vie, plus forte que nous, leur donnait chaque jour des leçons plus passionnantes et plus efficaces. Jusqu'ici elle les poursuit et les hante. C'est elle qui aura le dernier mot.

J'allais répondre, objecter, rétorquer. Les petites ne m'en laissèrent pas le temps.

Une fusée de rires secouait de frissons convulsifs les herbes tout à l'entour.

— Elle ne sait pas ce que c'est que Versailles !

— Oh !... certainement que je le sais... C'est là qu'on a guillotiné Landru !

Suivent quelques considérations profondes sur le héros dont l'histoire palpite, toute vivante, dans la mémoire de nos « jeunesses ».

Mme C. me jette un regard navré. C'est le moment de rassembler le troupeau éparpillé et de le ramener, par des voies détournées, à de plus édifiantes préoccupations. Mme C. possède le don de se faire respecter sans effaroucher ses élèves. J'admire sans réserve l'amicale franchise, la simplicité cordiale de leurs rapports respectifs. Volontiers, toutes sont venues se grouper autour de nous et la causerie, devenue générale, s'élève d'un ton. Les mots de géographie, problèmes, composition résonnent au milieu des exclamations joyeuses. Mais ce sont là formules de politesse, finesse de petites femmes déjà subtiles qui veulent faire leur cour à la maîtresse en l'entretenant de ce qui l'intéresse. La preuve, c'est que très vite, les propos dévient. Le vocable de cinéma scolaire a lancé sur une nouvelle piste... Nous la devinons pleine d'embûches. Mais qu'y faire ? Le mieux est de suivre. — « Moi, dit l'une, j'ai vu l'*Aiglon !* Pauvre duc de Reichstadt ! » A son air apitoyé, à l'émotion qui tremble encore dans sa voix, il n'est pas trop osé de conclure que le sort du malheureux jeune homme a fait une grande impression sur son cœur. Mme C. essaie de parler d'un film sensationnel qui l'a transportée d'aise. Elle a vu, comme si elle y était, cultiver et récolter le riz dans l'Annam et recueillir le caoutchouc dans le Congo.

Françoise, pour ne pas être en reste et pour appuyer l'autorité scolaire, décrit les oiseaux surpris dans leurs besognes et les animaux féroces « téléphotés » dans la jungle qui l'ont si fort émerveillée à l'Omnia.

— Moi, répond Germaine, approuvée par l'attention flatteuse de l'auditoire, j'ai vu Mme du Barry. — Juste Ciel !

— Il est quatre heures... Nous avons à peine le temps de gagner à pied notre gare, si nous voulons flâner en route, annonce Mme B.

— J'ai vu Mme du Barry, continue Germaine, imperturbable. Quand même... être une petite modiste et devenir...

Germaine a-t-elle vraiment compris ce qu'était devenue Mme du Barry ? Nous ne le saurons jamais, car, debout, Mme C. époussète sa robe de chiquenaudes nerveuses et commande : « En route ! »

. . . . . .

Fraîches, les yeux clairs, les toilettes décemment repassées du plat de la main, les cheveux renoués et des brassées de fleurs dans les mains, elles reviennent en chantant. Les paysans s'arrêtent la faux sur l'épaule ou le fouet en l'air pour leur sourire. C'est la jeunesse qui passe quand leurs yeux rencontrent nos yeux, c'est un échange lumineux de bienveillance, de confiance et de gaîté. « Hein ! quelle belle équipée aux nez et barbe des examens ! »

Et voilà la banlieue, les grands murs où s'érigent, hallucinants, les héros de l'écran, les affiches de roman-feuilleton. Les pieds traînent, toute la lourdeur malsaine de la rue pèse sur les corps qui s'abandonnent. Les jeunes visages, si frais tout à l'heure, semblent soudain las et flétris. Quelque chose de trouble, on ne sait d'où, ternit l'eau claire des regards. La colonne glisse péniblement entre les autos, les camions, les bicyclettes. Germaine, qu'une moto vient de frôler, lance un mot : « Canaille ! ». Le soleil, les brassées de fleurs, la gaîté, tout s'est empoussiéré. La vie est maîtresse, la vie les reprend. Ta Françoise, mon bon oncle, fléchit une seconde, doute et se décourage devant l'inégalité de la lutte. Mais non ! La vie les reprend, certes, mais avec tout ce que nous avons mis en elles de force, de lumière et de foi. L'Ecole vaincra en donnant une âme à la vie. Et Françoise, oncle Rabat-Joie, voit à travers la brume de l'illusion la théorie des jeunes filles s'élancer en chantant sur l'espace baigné d'or. Et la « carrière » l'éblouit.

Ta Françoise,

L. HAUTESOURCE.

PETITE SCÈNE DE LA VIE SCOLAIRE

Huit heures du matin. Toute la tribu est rassemblée devant l'école. Hier, le maître a dû interrompre sa leçon : il était malade. Viendra-t-il aujourd'hui ? Cruelle énigme. Quarante paire d'yeux scrutent l'avenue. On a demandé au grand William — c'est le concierge. Le grand William ne sait rien. Un naïf a proposé d'avertir la Direction. Il a été bien reçu.

— T'es pas marteau ! Pour qu'on nous envoie tout de suite un remplaçant !

A la fin, on décide de dépêcher un messager chez le maître lui-même.

Devant la porte du maître, après un coup de sonnette bien discret.

— Bonjour, madame ! Auriez-vous la bonté de me dire si notre maître pourra venir à l'école aujourd'hui ?

— Eh ! non, mon ami. Il n'est pas encore assez bien.

— Oh ! alors ! On regrette beaucoup. Est-ce qu'il est bien malade ?

— Je ne sais pas encore. Le médecin n'est pas venu, mais ce matin, il avait presque 40 degrés de fièvre !

— Oooooh ! ça me fait bien de la peine, Madame. Vous lui direz qu'on espère qu'il sera bientôt guéri. Bonjour, Madame !

Et le messager descend l'escalier lentement, comme il convient quand on est affligé, tandis que la dame le suit des yeux.

« Braves garçons, pense-t-elle. Ils sont pleins de cœur, quand même. »

Devant le collège, la tribu attend toujours. Quarante cous sont tendus ; quarante paires d'yeux scrutent l'horizon. Le silence complet s'établit : le messager vient d'apparaître au bout de l'avenue. Il court. Son sac, en bandoulière, lui bat les reins. Il lève les bras au ciel et les agite frénétiquement. De tout loin, on l'entend qui hurle à tous les échos :

« You ! You ! Il a quarante de fièvre ! » PIERRE D'ANTAN.

APPEL AUX MAITRESSES D'ÉCOLES ENFANTINES

Chères collègues,

Nous espérons que vous avez reçu notre convocation personnelle ; nous vous rappelons, cependant, que le samedi 11 octobre, à 14 ½ h., à l'Ecole normale de Lausanne, aura lieu la première réunion des maîtresses d'écoles enfantines.

Cette séance est placée sous les auspices du Département de l'Instruction publique du canton de Vaud.

Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de démontrer longuement l'utilité, la nécessité même d'une réunion semblable ; elle fut toujours souhaitée et répondra, nous en sommes certaines, à un réel besoin.

Nous espérons donc, chères collègues, que par une participation nombreuse et joyeuse, nous pourrons prouver la vitalité de l'école enfantine, notre esprit de solidarité et de collaboration intellectuelle, notre enthousiasme pour la belle cause de l'éducation des petits, à laquelle nous travaillerons avec toujours plus de zèle et de foi.

C'est dans cet espoir que nous vous présentons nos salutations bien cordiales.

Quelques collègues.

Ordre du jour de la réunion :

1. Opportunité d'un cours Montessori.
2. Inspectorat de nos classes enfantines.
3. Institution d'une réunion ou conférence des maîtresses d'écoles enfantines.
4. Propositions individuelles.

(Ces sujets seront introduits par des collègues.)

PENSÉE

L'école véritable, c'est celle qui entretient la vie et qui l'ennoblit, qui se tient pour responsable de son voisinage et qui suscite dans les hommes qui l'environnent un mouvement d'ascension vers le niveau le plus haut qu'il leur soit donné d'atteindre.

Toute école qui ne pénétrera pas jusqu'au plus profond de la vie des gens qui l'entourent sera impuissante à pénétrer avant dans la vie des enfants qui leur sont confiés et des maîtresses auxquelles elle les remet. Ou l'école sera le grand instrument de socialisation démocratique, ou elle ne sera rien.

ANGELO PATRI.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT & CIE

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

VIENT DE PARAITRE :

Comment prononcer l'allemand

PAR

M. Schenker et O. Hassler

1 volume in-16 broché . . . . . **Fr. 0.60**

Les manuels élémentaires pour l'enseignement de l'allemand dans les écoles de la Suisse romande ne tiennent pas assez compte des difficultés de prononciation et n'ont pas de base phonétique. C'est cette lacune que ce petit guide doit combler. Il a été rédigé de façon à être employé en même temps que les manuels d'allemand actuellement en usage. Il contient un exposé sommaire de la prononciation officielle de l'allemand (deutsche Bühnenaussprache) et des exercices pratiques à l'usage des élèves de langue française. Son but est d'obtenir de ces élèves une prononciation uniforme et plus correcte que par le passé.

DES MÊMES AUTEURS :

EINFÜHRUNG IN DIE DEUTSCHE LITERATUR

1 volume in-16 cartonné, 2e édition . . . . . **Fr. 2.75**

LESEBUCH ZUR EINFÜHRUNG IN DIE DEUTSCHE LITERATUR

1 volume in-16 cartonné . . . . . **Fr. 4.50**

RÉSUMÉ DE SYNTAXE ALLEMANDE, suivi d'un appendice phonétique et grammatical.

1 volume in-8o cartonné . . . . . **Fr. 3.75**

SANATORIUM DU LÉMAN, GLAND (Vaud)

Médecin en chef : **Dr A. Schranz.**

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massages, Régime

Médecine interne, Maladies nerveuses, Surmenage, Dépression, Convalescence, Repos. — Ouvert toute l'année. — Vaste parc, Situation superbe, Confort. — Prix modérés. Prospectus sur demande. — Tuberculose pulmonaire et maladies mentales exclues. Téléphone 7.07

Ci-haut vous avez la reproduction d'un tableau coloré en grandeur 40/47 cm., lequel, sur multiples demandes, nous allons distribuer pour servir à l'enseignement des écoles suisses.

L'envoi du tableau sera complété par un spécimen d'amiante brut, ainsi que par quelques petites pièces d'Eternit en différentes couleurs et par une brochure illustrée renseignant sur l'origine, la fabrication et les applications de l'Eternit.

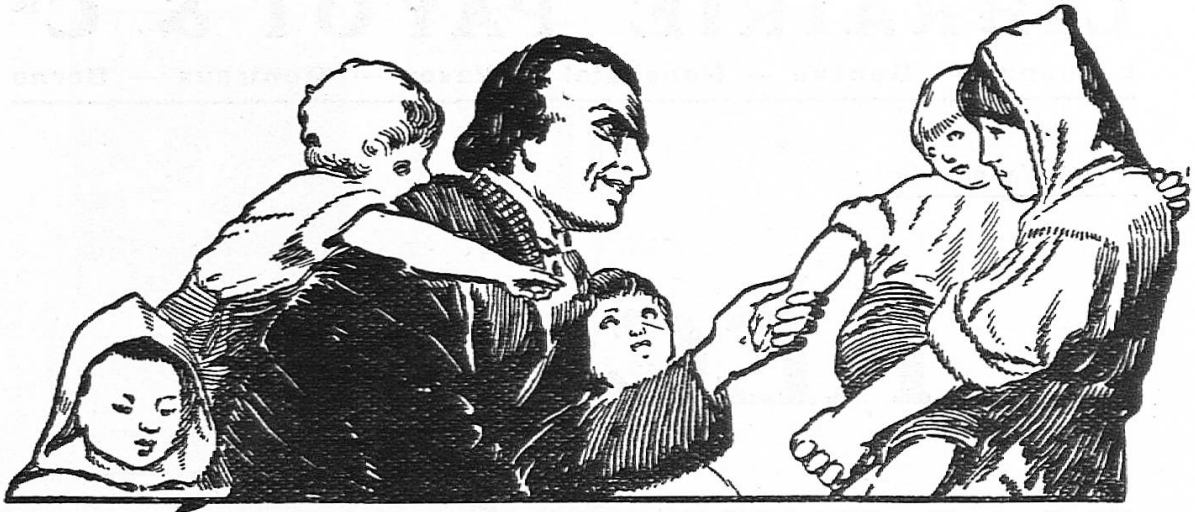
Cette collection sera mise gratuitement à la disposition de toutes les écoles (classes supérieures des écoles primaires, écoles professionnelles et des métiers) qui en font la demande, en s'adressant à la maison soussignée. L'expédition des collections pourra s'effectuer dans quelques semaines.

L'édition du tableau et de la brochure se fera en laugue française et allemande.

ETERNIT S. A., NIEDERURNEN (Glaris)

Imprimeries Réunies S. A. Lausanne. — Librairie PAYOT & Cie, éditeurs, Lausanne.

LXme ANNÉE — N° 25. LAUSANNE, 18 octobre 1924.



L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

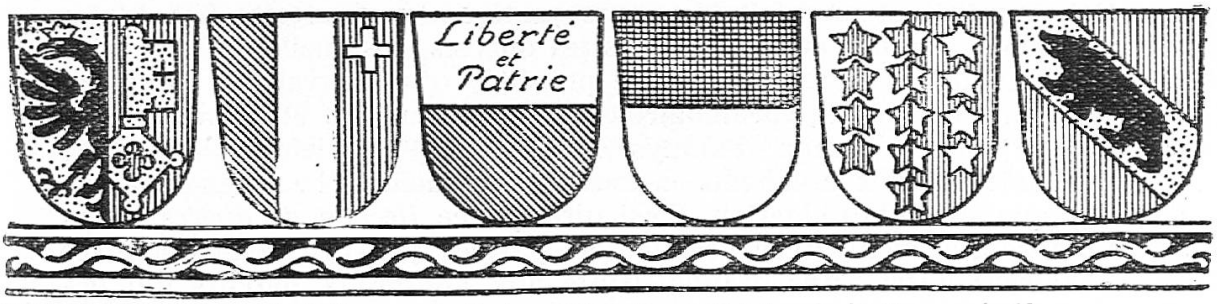
PIERRE BOVET
Chemin Sautter, 14
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
W. ROSIER, Genève.
H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
M. MARCHAND, Porrentruy.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8, Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10 Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II 125. Joindre 30 cts. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S.A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

Vient de paraître :

RECUEIL
DE
DICTÉES
COURS SUPÉRIEUR

Grammaire, Vocabulaire, Elocution, Rédaction et lecture expliquée

par

Ch. Vignier et E. Savary

1 vol. in-16 cartonné . . . . . Fr. 5.—

Le *Recueil de dictées* du degré moyen a rendu de tels services au personnel enseignant que de nombreux instituteurs ont demandé aux auteurs de doter nos écoles d'un recueil semblable pour les classes du degré supérieur. Le volume que nous présentons aujourd'hui a été préparé pour répondre à ces vœux souvent exprimés. Il est destiné non seulement aux classes primaires mais aussi aux écoles primaires supérieures et aux écoles secondaires. Il renferme 207 dictées préparées, 89 dictées de revision et les épreuves de français imposées dans les derniers examens des classes primaires et primaires supérieures des cantons de Vaud, Neuchâtel et Genève.

Cet ouvrage **est un véritable cours pratique de français**. Les textes soigneusement gradués et choisis dans les œuvres des meilleurs écrivains de France et de Suisse romande, sont précédés d'un travail de préparation au point de vue du **vocabulaire** et de la **grammaire** et suivis d'exercices d'un genre nouveau d'analyse, de synthèse, de lecture expliquée et de rédaction. Tout a été mis en œuvre pour faciliter l'enseignement de l'orthographe et de la rédaction. C'est dire que ce *Recueil de dictées, cours supérieur*, sera accueilli avec grande joie par les maîtres de nos diverses écoles : il sera aussi d'une grande utilité aux nombreux parents qui désirent travailler eux-mêmes à l'instruction de leurs enfants.

Il n'existe actuellement aucun ouvrage de ce genre aussi méthodiquement conçu, aussi simple et aussi complet.